

CHAPITRE XVII.

DU SYMBOLISME ANTIQUE.

LE MYTHE DU LINGUAM

(Suite).

Une orgie sacerdotale dans la pagode de Kandah-Swany.

Voici ce passage emprunté à notre voyage à Ceylan et que nous donnons sans en retrancher une expression, tel qu'il fut écrit au sortir de la pagode de Kandah-Swany, sous le coup d'émotions de toute nature.

— Le terme de mon séjour à Jaffuapatam approchait.

Un soir, je venais de rentrer au belatti-bengalow (séjour des étrangers), lorsqu'un tchocra, au service du babou (notable indigène) Souprayachetty, vint m'apporter une lettre de son maître, qui m'intrigua fort et que voici textuellement traduite, pour donner une idée du style épistolaire des Indous.

« Au seigneur Franguy (Français),

« Assirvadhham (que Dieu te bénisse).

« Au seigneur étranger qui habite au belatti-bengalow, qui est orné de toutes les vertus, qui possède une connaissance parfaite de toutes choses, qui, par l'éclat de ses qualités, brille

comme le soleil, dont la réputation de sagesse est répandue dans le monde entier !

« Moi, son très-humble serviteur et esclave, Souprayachetty, fils de Narayana-Chetty, de la caste commouty.

« Me tenant à une distance convenable, les deux mains jointes, les yeux baissés, la tête inclinée, et attendant dans cette humble posture qu'il daigne jeter les yeux sur celui qui n'est rien en sa présence, après avoir obtenu sa permission, m'approchant de lui avec crainte et respect et me prosternant à terre à ses pieds, je lui fais cette humble supplique :

« Ce deuxième jour du mois de mayaci (mai), le seigneur Franguy voudra-t-il bien condescendre jusqu'à accepter l'invitation que moi, qui ne suis rien autour de lui, ose lui faire, de venir passer la nuit avec son humble esclave à sa maison des champs de Vannapané ?

« Si Ta Seigneurie daigne jeter sur ce projet un regard favorable, il ne sera pas nécessaire, pour faire connaître sa réponse à son indigne serviteur, qu'elle s'abaisse jusqu'au point de m'écrire.

« Il suffira, au cas où elle viendrait à accepter, que Sa Bonté me fasse parvenir une feuille de bétel échanquée par la pointe avec l'ongle, ce qui signifiera que ma supplique a été entendue.

« Telle est mon humble prière.

« Assirvadhham.

« Babou SOUPRAYACHETTY. »

Après avoir parcouru cette singulière missive, je fus intrigué au plus haut point, non par sa forme, car il y avait longtemps que je connaissais le style ridiculement emphatique dont les Indous se servent pour demander les choses les plus simples, dès qu'ils ont en main la feuille de palmier et le poinçon à l'aide duquel ils gravent leurs lettres, mais bien par cette

invitation sans but apparent, mystérieuse même dans la manière dont elle était présentée.

J'hésitai quelques instants dans la réponse que je devais faire au babou, mais, réfléchissant que, dans tous les cas, l'associé de M. Steward ne pouvait me ménager qu'une surprise agréable, je descendis de la vérandah dans le jardin, suivi par le tchocra qui épiait mes mouvements, cherchant à deviner la réponse qu'il allait remporter; et ayant cueilli une feuille de bétel que j'épointai de l'ongle, je la lui remis sans prononcer une parole.

Le petit messager — les tchocras sont de jeunes serviteurs de douze à treize ans, — l'ayant placée dans un des replis de son chomin, et porté la main au front en signe de respect, s'éloigna en courant dans la direction de la demeure de son maître.

La nuit était venue, et j'allais ordonner à mon domestique de me servir à dîner, lorsque le bruit d'une voiture s'arrêtant du côté du jardin qui regardait la campagne parvint à mes oreilles, et que moins d'une minute après le babou Souprayachetty se faisait annoncer par le *meti* préposé à l'arrivée des visiteurs.

« Je t'attendais plus tard, lui dis-je.

— L'heure est bonne pour aller à la campagne, la brise de mer vient de se lever, es-tu prêt?

— Dans quelques instants j'aurai achevé mon repas et je serai à tes ordres.

— Laisse là ton dîner, j'en ai fait préparer un à Vannapané à ton intention, avec les meilleurs vins de ton pays.

— C'est donc une invitation à dîner que tu viens de m'envoyer?

— Ce n'est point spécialement pour cela que je t'ai prié de venir.

— Mais alors pourrais-tu m'expliquer...

— Illé!... »

L'expression de illé est un chut! tellement énergique en langue tamoule, que je regardai mon interlocuteur avec un réel étonnement.

Après avoir prononcé cette parole, Souprayachetty porta vivement l'index aux lèvres, et me montrant Kandassamy et Amoudou, mes deux domestiques indigènes qui rôdaient sous la vérandah, il me fit signe de le suivre.

Je n'insistai pas.

Une fois dans la voiture qui partit au galop de deux magnifiques pur sang de Singapour, je me retournai du côté de mon compagnon de voyage, et procédai à un interrogatoire en règle. Je dois dire que ma curiosité était excitée au dernier point.

« Eh bien, babou, lui dis-je, nous voilà seuls, peux-tu m'expliquer et ta lettre et tes allures singulières?

— Il y a saky-poudja cette nuit à la pagode de Kandah-Swany en l'honneur du linguam, et comme je t'ai entendu un jour exprimer le désir d'assister à une de ces fêtes, je me suis arrangé de façon à pouvoir te conduire à ce spectacle que bien peu d'Européens peuvent se vanter d'avoir vu. »

Je fus pendant quelques minutes plongé dans le plus profond étonnement. Soupraya risquait dans cette aventure de se faire chasser de sa caste s'il était surpris à introduire un Européen dans le sanctuaire de la pagode, et surtout pour le faire assister à une de ces orgies brahmapiques appelées saky-poudja, que les prêtres cachent avec soin aux profanes. Je lui en fis l'observation.

« Je n'ai rien à craindre, me répondit-il, c'est moi qui fais cette année tous les frais de cette fête et demain les chefs de la caste des commoutys ne trouveraient pas un seul brahme pour venir déposer contre moi. Du reste, parmi tous les prêtres, un seul saura qu'un Européen y a assisté... »

J'avais souvent entendu parler de ces mystères ou fêtes noc-

turnés que les prêtres sectateurs de Siva célèbrent dans des réduits souterrains de leurs temples, connus d'eux seuls, pendant lesquels ils se livrent avec leurs invités des deux sexes aux actes de débauche les plus monstrueux et les plus contre nature. Je savais que les brahmes profitaient de ces orgies pour fanatiser leurs fakirs, en leur laissant entrevoir que les jouissances qu'ils leur procuraient n'étaient rien en comparaison de celles qui les attendaient dans l'autre vie, pourvu qu'en ce monde ils fussent toujours prêts à affronter les plus affreuses tortures en l'honneur de leurs dieux. Mais, quel que fût le désir que j'aie eu d'assister à ces scènes étranges qui me reportaient par la pensée aux mystères de l'Égypte et de la Grèce, je n'avais pu jusqu'à ce jour trouver un prêtre qui eût consenti à violer pour moi sa loi religieuse et à m'introduire dans une de ces réunions.

« Tu n'en sortirais pas vivant, » m'avaient toujours répondu ceux à qui je m'étais adressé.

Je ne m'étais point payé de cette raison tout au plus bonne à effrayer ceux qui ne sont pas familiarisés avec les mœurs de l'Inde, et chaque fois j'en avais conclu qu'on n'avait pas une confiance suffisante dans ma discrétion. Il n'y a, en effet, aucun danger à aller n'importe où dans l'Inde, sous la protection d'un brahme, il suffit qu'il consente à vous y conduire.

Ce fut, on le conçoit, avec un singulier sentiment de curiosité et d'émotion que j'appris ainsi impunément que dans quelques heures j'allais être témoin d'une de ces orgies sacerdotales auxquelles ont procédé comme aux plus importantes cérémonies religieuses, et qui ont leur rituel ni plus ni moins que les autres sacrifices du culte.

Après les quelques paroles que nous venions d'échanger, Souprayachetty se tut, attendant suivant les règles de la politesse indoue que je reprisse le fil de la conversation.

Mais, quelque désir que j'aie eu de l'interroger à nouveau, je

gardai pour la soirée les questions que j'avais à lui adresser, et me laissai aller à ces rêveries pleines de bien-être physique et de délassément intellectuel que les nuits de l'Inde ont toujours eu le privilège d'exciter en moi.

Rien ne saurait rendre l'attrait de cette nature qui se calme, s'apaise sous la brise de la mer et se charge des parfums de ses milliers d'arbres, de lianes et de fleurs à mesure que la fraîcheur remplace les feux du jour. Le sandal, le tamarinier, les acacias roses, les tulipiers au calice jaune, les lotus bleus des étangs, la fleur aimée de Vischnou, les amatlées qui s'enroulent autour des tiges flexibles des jeunes bambous, marient ensemble leurs odorantes exhalaisons, tandis que vous arrivez de loin par rafales les senteurs plus âcres des champs de vetiverts et des forêts de cannelliers. Puis, quel concert vous entoure : dans le sein de chaque fleur est un oiseau-mouche qui bourdonne, sur chaque branche gazouillent un bengali, un bouboul, et des myriades de ces petites perruches cyngalaises qui meurent dès qu'on tente de les arracher à leur ile embaumée font entendre leurs chants mélodieux et bizarres. Pendant des heures toute la gent emplumée s'en donne à cœur joie, et ce n'est que fort avant dans la nuit que la dernière note cessera comme à regret pour faire place au sommeil...

Lorsque le break du babou s'arrêta devant la maison de Vannapané, le petit palais que j'avais déjà habité dans un précédent voyage était éclairé *a giorno*, tout était prêt pour nous recevoir.

Pendant le repas, et devant les domestiques malabares qui nous servaient, il ne nous fut pas possible de converser à notre aise sur le sujet qui me préoccupait au plus haut point. Tout ce que Souprayachetty put me faire comprendre en français, langue qu'il parlait fort mal mais qui n'était pas entendue des serviteurs, c'est que la saky-poudja ou fête de la fécondation

du linguam ne commencerait qu'à une heure du matin, et que le brahme qui devait nous y conduire ne viendrait nous prendre qu'au dernier moment.

Le babou quitta la table dans un état d'émotion qui exigeait plusieurs heures de repos.

Contrairement aux prescriptions religieuses rigoureusement suivies par les Indous de la Grande Terre, les Cyngalais font usage de viande assez facilement s'ils se trouvent avec des Européens, et vont même, s'ils sont sûrs de la discrétion, jusqu'à boire devant eux du vin et des liqueurs. Mais le respect humain et l'esprit de caste est tel encore que deux Cyngalais de la même caste, qui seuls ou avec des Européens en présence de leurs domestiques ne feront nulle difficulté de manger des viandes et de boire des liqueurs défendues, ne consentiraient à aucun prix à se conduire ainsi en face l'un de l'autre.

Il était à peine neuf heures du soir. Le babou avait plus de temps qu'il ne lui en fallait pour se remettre, et je m'installai moi-même dans un hamac sous la vérandah pour prendre quelques instants de repos. Je m'aperçus bientôt qu'il me serait impossible de dormir sous le coup des impressions multiples qui m'agitaient; je me rendis dans un petit salon meublé à l'européenne, où mon hôte avait l'habitude de recevoir les visiteurs étrangers, et je me mis à feuilleter un volumineux album où les moutchis (peintres) les plus habiles du pays avaient enluminé les images des principaux dieux, demi-dieux et héros du panthéon vulgaire des Indous, et inscrit les récits de leur principaux exploits.

Je regardais nonchalamment ces figures connues comme un homme qui ne songe qu'à employer tant bien que mal des heures trop lentes à s'écouler, quand tout à coup mes yeux furent attirés par la vue d'une jeune mère allaitant deux jumeaux sur le seuil d'une caverne au milieu d'une épaisse

forêt; le dessin était frais, naïf et plein de charmes, je regardai l'inscription tamoule qui se trouvait au bas de la page et je lus :

La déesse Sita, épouse de Rama, allaitant ses deux fils dans l'ermitage du pénitent Vasichta!

Ces quelques mots éveillèrent ma curiosité. Je connaissais les aventures de Rama à la recherche de sa femme Sita, enlevée par le rajah de Ceylan, aventures d'où est né le *Ramayana*, cet ancêtre de l'Iliade, et que presque tous les poètes anciens ont célébrées; mais rien dans mes souvenirs ne me rappelait l'épisode dont j'avais la représentation sous les yeux.

Je m'empressai de lire le récit qui se trouvait à la suite de l'image, et quel ne fut pas mon étonnement de rencontrer dans les aventures de Sita après sa délivrance, une des plus vieilles légendes de l'Europe, celle de Geneviève de Brabant!

Voici cette légende :

« Après avoir vaincu Ravana et délivré sa femme Sita, Rama revint dans ses États. Quelque temps après son retour à Aodhya, étant sorti une nuit de son palais pour savoir ce qui se passait dans la ville, il entendit dans un coin de rue un blanchisseur qui se querellait vivement avec sa femme, sur la fidélité de laquelle il paraissait avoir conçu des soupçons. Dans sa colère, il voulait la chasser de sa maison, et lui disait qu'il n'était pas homme à garder, comme le faisait Rama, une femme qui avait été au pouvoir d'un autre.

« Ces paroles furent un coup de foudre pour Rama qui, pénétré de dépit et de douleur, retourna chez lui. Il fit appeler Latchoumana son frère, lui fit part de ce qu'il venait d'entendre, et lui ordonna de s'emparer de Sita, de la conduire au loin dans une forêt et de la faire mourir.

« Latchoumana se mit aussitôt en devoir d'exécuter les ordres de son frère. Cependant, comme Sita était enceinte, et même déjà avancée dans sa grossesse, il eut horreur de l'immoler en cet état, et résolut de lui sauver la vie. Mais quel stratagème inventera-t-il pour persuader à Rama que le forfait qu'il lui a recommandé a été accompli ?

« Dans la forêt où Sita avait été conduite, il se trouvait plusieurs de ces arbres qui, lorsqu'on entame leur écorce, répandent un suc couleur de sang. Latchoumana tend son arc, décoche contre un de ces arbres la flèche destinée à percer le sein de Sita, et abandonne cette malheureuse à son sort. Il va annoncer ensuite à Rama que sa vengeance est satisfaite, et pour preuve il lui montre la flèche teinte du sang de sa femme.

« Seule et délaissée dans ce lieu sauvage, la pauvre Sita fit éclater son désespoir en poussant des cris lamentables et en versant un torrent de larmes.

« Non loin de là, le pénitent Vasichta avait établi son ermitage; surpris des accents plaintifs et des gémissements qui frappent son oreille, il s'approche de Sita, lui demande qui elle est, et ce qui cause son affliction.

« L'infortunée, interrompant ses sanglots et prenant un air de dignité qui remplit le pénitent d'une crainte respectueuse, lui répondit en ces termes :

« — Je suis Sita ! j'ai eu Souarta pour père, la déesse Kaly pour mère, et Rama est mon époux.

« A ces mots, le pénitent, pénétré des sentiments de la plus profonde vénération, se prosterne devant elle, puis, s'étant relevé et joignant les mains, il lui dit :

« — Illustre déesse, pourquoi vous livrer ainsi à la douleur et au désespoir ? Avez-vous donc oublié que vous êtes la reine et la maîtresse du monde, et que c'est de vous que dépend le salut de toutes les créatures ? car c'est de votre descendance

que doit naître *la vierge mère du Rédempteur promis par Vischnou.*

« Il lui adressa encore quelques paroles de consolation, et la conduisit à son ermitage où il lui offrit le sacrifice.

« Peu de jours après, Sita accoucha de deux jumeaux, que le pénitent Vasichta éleva avec autant de soin que s'ils eussent été ses propres enfants.

« Sur ces entrefaites, Rama ayant voulu accomplir le grand sacrifice de l'ékiam, laissa échapper le cheval qui devait y servir de victime.

« Cet animal, après avoir parcouru beaucoup de pays, vint à l'endroit où vivaient les deux fils de Sita, et ceux-ci, pleins de force et de courage, quoiqu'ils ne fussent âgés que de cinq ans, allèrent devant lui et l'arrêtèrent.

« Anouniam, général des armées de Rama, fut envoyé avec une armée considérable pour combattre les fils de Sita et recouvrer le cheval, mais il fut vaincu par eux, et obligé de chercher son salut dans la fuite. Rama, à la nouvelle de ce désastre, se mit à la tête de toutes ses troupes, et vint en personne attaquer ces nouveaux ennemis, mais il fut vaincu à son tour par les fils de Sita, et tous ses soldats furent taillés en pièces sans qu'il en réchappât un seul.

« Vasichta, instruit de cet événement, se rendit sur le champ de bataille, qu'il trouva effectivement jonché de morts. Touché de compassion envers Rama et les siens, il prononça sur eux les *mentrams* de la résurrection et les rappela tous à la vie.

« Rama retourna chez lui, et il persista dans son dessein d'accomplir le grand sacrifice de l'ékiam, auquel il invita tous les rois voisins et tous les illustres brahmes du pays. Mais ces derniers, consultés sur les moyens de faire réussir le sacrifice, répondirent qu'il n'aurait aucun succès à moins que sa femme ne fût auprès de lui, ainsi que ses deux fils. Après beaucoup de

difficultés, Rama consentit enfin à la rappeler, et lui fit en apparence un bon accueil.

« En conséquence, le sacrifice du cheval réussit parfaitement. Rama voulut alors de nouveau répudier sa femme, et la renvoyer dans les bois ; mais tous les rois présents intercédèrent en sa faveur. Rama ne céda à leurs instances qu'à condition qu'elle prouverait, en se soumettant à l'épreuve du feu, que sa vertu n'avait subi aucune atteinte.

« Sita, fière de son innocence, sortit avec honneur d'une série d'épreuves les plus dangereuses, par l'eau, le feu, et le poison, mais malgré cela elle ne put guérir son mari de ses odieux soupçons.

« Accablée enfin de confusion et de chagrin, elle versa un torrent de larmes, et, dans l'excès de son désespoir, elle adressa à sa mère la prière suivante :

« — O Kaly, déesse de la terre, toi de qui je tiens l'existence, justifie-moi, en ce jour, aux yeux de l'univers, et s'il est vrai que je n'aie jamais cessé d'être une femme vertueuse et chaste, rends-moi un témoignage authentique, en t'ouvrant sous mes pieds et en m'engloutissant. »

« Elle n'eut pas plutôt proféré ces paroles que la terre, exauçant ses vœux, l'ensevelit vivante dans son sein.

« Rama tarda peu à suivre son épouse. Pénétré de douleur d'avoir méconnu une femme aussi parfaite, et ayant partagé son royaume à ses deux fils, il se retira sur les bords du Gange ou il vécut quelque temps dans la retraite et la pénitence, puis termina sa carrière mortelle. Sita est une ancêtre du rédempteur Christna. »

Cette légende offre de trop frappantes analogies avec celle connue en Europe, pour ne pas admettre qu'elle nous soit arrivée par les émigrations indoues qui ont peuplé successi-

vement la Slavie, la Scandinavie, la Germanie et la Gaule, et transporté dans ces contrées, non-seulement le langage, mais encore les principales traditions poétiques et religieuses de leur berceau. C'est ainsi que nous retrouvons dans la plupart de nos coutumes, dans nos croyances religieuses et jusque dans nos codes, des signes irréfragables de notre origine indo-asiatique.

Il n'y a pas encore trois siècles que les tsarines de Moscou menaient dans le *Tèrem*, au milieu de leurs femmes et de leurs esclaves, exactement le même genre de vie que les *ranies* indoues du Maïssour.

Comme j'étais plongé dans une foule de réflexions sur l'origine des races humaines, et que je suivais en pensée, d'un côté, Manou-Vena qui, vaincu par les brahmes, s'en fut coloniser la Perse, l'Arabie et l'Égypte avec ses guerriers ; et de l'autre, Indah et Skandah qui s'échappant par le nord de l'Inde, après des luttes gigantesques, prirent le chemin de l'Occident cinq à six mille ans avant notre ère, le hurlement d'un chacal, qui éclata tout à coup dans les bosquets à quelques pas de moi, vint m'arracher à ma rêverie, et fermant le Livre des Dieux, je m'avançai sous la vérandah pour voir si rien du côté de Kandah-Swany ne décelait la fête nocturne et mystérieuse qui n'allait pas tarder à commencer, car l'heure que Soupraya-chetty m'avait indiquée approchait.

Le village de Vannapané, tout illuminé, était lui aussi en pleines réjouissances de mai, chaque maison avait son fakir conteur ou son rapsode, et quelquefois, quand la brise qui commençait à mollir m'envoyait une risée plus forte, les chants nasillards et cadencés qui accompagnaient forcément toute déclamation poétique parvenaient jusqu'à moi comme des murmures interrompus...

A gauche, la grande pagode de Kandah-Swany se détachait de plus en plus sombre dans la nuit... Pas un bruit ne s'en

échappait, pas une lumière ne venait trahir la silencieuse obscurité qui entourait l'immense monument. Le ciel était chargé de nuages noirs qui roulaient lourdement dans l'espace, la brise de mer était tombée, il y avait de l'électricité partout... avant une heure l'orage allait éclater.

Tout à coup, il me sembla entendre marcher derrière moi, je me retournai vivement et me trouvai en face d'Anandrayen, le domestique de confiance de Souprayachetty. Comme il se tenait immobile, attendant suivant la coutume indoue qu'il reçût l'ordre de parler, je lui demandai le motif qui l'amenait auprès de moi.

« Le babou te prie de l'excuser, répondit le dobochy à mon interrogation, il est occupé à faire ses ablutions et viendra te rejoindre dans quelques instants. Si le seigneur belatti (étranger) veut me suivre, je suis chargé de le préparer et de le vêtir d'une manière plus commode pour la nuit.

— Qui t'a ordonné cela ?

— Souprayachetty.

— Et quel est le costume que je dois revêtir ?

— Le costume malabare.

— Tarderons-nous beaucoup à partir ?

— Je ne comprends pas ce que tu me demandes. »

Je connaissais trop la coutume indoue pour ne pas savoir que cette réponse signifiait :

« Je sais parfaitement que le babou et toi allez assister cette nuit à la poudja (fête) de la pagode de Kandah-Swany au mépris de toutes les lois religieuses ; mais un bon serviteur ne doit point ouvrir les yeux sur les fautes de son maître. » Aussi n'insistai-je point sur ce sujet, rien au monde, j'ai souvent eu l'occasion de m'en assurer, ne pouvant faire avouer à un Indou ce qu'il a intérêt à cacher.

Dans l'intérieur les bas agents anglais, ceux du fisc surtout, leur infligent souvent la bastonnade et les tortures, dans le

but de leur extorquer jusqu'à leur dernière roupie ; la police leur applique parfois, pour obtenir l'aveu d'un crime, les traitements les plus odieux ; je n'ai jamais vu que les uns ou les autres, à moins que le patient ne fût un enfant ou une femme, arrivassent au moindre résultat.

Quelques minutes suffirent pour enrouler autour de mon corps les vingt-cinq à trente mètres de mousseline légère, qui sous le nom de chomin composent tout le vêtement cyngalais, et comme Anandrayen me fixait autour de la tête les derniers plis du turban, le babou, aussi frais et dispos que s'il n'eût bu que de l'eau dans la soirée, faisait son entrée en souriant ; il tenait à la main une vaste bonbonnière pleine de dragées faites avec du jagre, de la racine de curcuma, de l'extrait de chanvre, de l'essence de girofle et du gingembre, destinées à exciter ses forces, et dont il usait abondamment.

Dès que nous fûmes seuls, il me fit signe de le suivre dans le jardin ; arrivés à l'extrémité de l'étang des ablutions, il s'arrêta et me dit à voix basse :

« C'est ici que j'ai donné rendez-vous au brahme qui doit t'introduire.

— Penses-tu qu'il tarde longtemps à venir ? répondis-je sur le même ton.

— Cinq à six minutes au plus, car il doit être bien près d'une heure du matin.

— C'est assez pour que tu aies le temps en quelques mots de satisfaire ma curiosité.

— Parle, je suis à tes ordres.

— Pourquoi ce costume malabare que tu m'as fait revêtir ?

— C'est sur l'ordre du brahme que j'en ai agi ainsi ; sans cela, il n'eût à aucun prix consenti à te conduire.

— Je m'en doutais : cependant cette précaution ne peut empêcher qu'on ne me reconnaisse pour un Européen ?

— C'est vrai, aussi n'est-elle destinée qu'à tromper la curio-